LETTRE
DE MONSIEUR
CHICOYNEAU,
CONSEILLER DU ROY

En ſa Chambre des Comptes & Cour des Aydes de Montpellier, Chancelier de l'Univerſité de la même Ville, & Député par la Cour à Marſeille & Aix, écrite à Monſieur DE LA MONIERE, Doyen du College des Medecins de Lyon.

Pour prouver ce qu'il a avancé dans ſes Obſervations & Reflexions touchant la nature, les évenemens & le traitement de la Peſte de Marſeille & d'Aix, du 10. *Decembre* 1720.

A LYON,
Chez les Freres BRUYSET, ruë Merciere, au Soleil.
M. DCC XXI.

AVIS.

On trouve dans la même Boutique.

Relation touchant les accidens de la Peste de Marseille, son Prognostic, & sa Curation, du 10. Decembre 1720. par Messieurs Chicoyneau, Verny, & Sculier, in douze 1721.

Le Capucin Charitable, enseignant la Methode pour remedier aux grandes miseres que la Peste a coûtume de causer parmi l.s peuples, & les Remedes propres à cette Maladie, par le Pere Maurice de Toulon, Capucin, in 12. 1721.

Avis de Précaution, contre la Maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complette de la Peste, & de ses accidens. Avec des moyens preservatifs & curatifs; des Formules choisies, & un Catalogue general de Remedes, tant simples que composez. Ouvrage necessaire à tous jeunes Medecins & Chirurgiens destinez au secours des Pestiferez ; & à tous ceux qui retirez dans les Campagnes, seroient privez de conseil & d'assistance. Par M. Pestalossi, Medecin Agregé au College de Lyon, in douze 1721.

Observations & Reflexions de Mrs Chicoyneau, Verny, Deidier & Soulier, touchant la nature, les Evenemens & le Traitement de la Peste de Marseille & d'Aix, du 10. Decembre 1720. in douze 1721.

On trouve aussi dans la même Boutique tous les autres Traitez composez sur la même Maladie.

LETTRE DE Mʀ. CHICOYNEAU, A Mʀ. DE LA MONIERE, Doyen du College des Medecins de Lyon.


ONSIEUR,

Je vous rends mille graces pour toutes les honnêtetez dont vous me comblez au ſujet du dernier de nos Ouvrages dont j'ai eu l'honneur de vous communiquer un exemplaire. Nous n'aurions jamais oſé nous flatter que vous les jugeaſſiez dignes d'être réimprimez & que Meſſieurs vos Magiſtrats, auſſi bien que ceux

qui compoſent la Chambre de Santé de vôtre Ville, fuſſent du même avis, y ayant lieu d'apprehender que les difficultez qui s'y trouvent répanduës touchant le Syſtême de la Contagion ſi communement reçû & ſi generalement approuvé & autoriſé, ne fuſſent un obſtacle à ce projet; mais puiſque vous croyez devoir paſſer par deſſus cette conſideration, & que vous jugez que ces Obſervations & Reflexions peuvent ſervir à l'inſtruction publique, nous vous reïterons & à vos Meſſieurs mille actions de graces pour l'honorable accuëil que vous daignez leur faire, & vous offrons nos vœux les plus ardens pour que le Seigneur veüille vous préſerver du funeſte mal qui nous a engagé dans ce travail, & nous vous prions très inſtamment de vouloir bien (autant que vos oc-

cupations peuvent vous le permettre) corriger les fautes qui se sont glissées par l'inadvertance, ou la negligence de l'Imprimeur, aussi-bien que celles que nous pouvons avoir faites par un peu trop de précipitation dans le sens, & dans l'expression; cependant comme les difficultez que plusieurs personnes de la profession, très-distinguées par leur sçavoir, & par leur merite, nous ont proposé sur les divers endroits de nôtre Lettre Latine, par lesquels il paroît que nous rejettons la Contagion, nous donnent lieu de craindre que les Reflexions entremêlées dans le Journal, ou placées à la suite de nos Observations, ne paroissent pas assez solides & concluantes pour établir que la Peste n'est pas contagieuse, j'ai crû être dans l'obligation de vous communiquer icy en peu de mots quelques au-

tres faits, & reflexions qui nous ont déterminez à preferer & adopter le ſentiment de la Noncontagion ; & je me flatte que vous nous ferez la juſtice de croire que nous n'avons dans cette occaſion d'autre deſſein, que celui de découvrir la verité, la matiere dont il eſt queſtion étant d'une trop grande importance pour qu'on doive nous ſoupçonner de ſoûtenir ce ſentiment par des principes d'amour propre, ou de politique, & ſuppoſé que nous nous ſoyons écartez de la bonne voye, je vous prie d'être perſuadé que ce n'eſt que par un défaut de pénétration & de diſcernement, qui ne nous a pas permis de bien approfondir la nature des faits, & de peſer comme il faut la force des raiſons qu'on allegue de part & d'autre ; mais en ce cas nous ne ſçaurions prendre un meilleur parti que celui

de déferer à vôtre ſentiment, & à celui de vos illuſtres Collegues, étant très-convaincus que vos lumieres ſont infiniment ſuperieures aux nôtres, & qu'en les ſuivant on ne peut s'égarer.

S'il étoit poſſible de ſuivre la Peſte dans ſon commencement & dans ſon progrès, & qu'il fut bien évident qu'elle s'eſt d'abord communiquée par des marchandiſes infectées, & repanduë enſuite par le même moyen, auſſi bien que par celui des perſonnes & des hardes empeſtées, ſi tous les faits qu'on allegue pour autoriſer & confirmer cette opinion étoient certains, & que les inductions qu'on en tire fuſſent juſtes & decisives, on n'auroit pas beſoin d'autres preuves pour établir la Contagion; mais quelque ſoin que nous nous ſoyons donnez pour éclaircir la

verité de tous ces faits, & de toutes ces consequences, il ne nous a pas encore été permis d'y réüssir, & tout ce que nous avons pû apprendre sur ce sujet, est très-éloigné du caractere de certitude & d'évidence qui est absolument necessaire pour attribuër aux marchandises ou aux personnes prétenduës infectées la naissance & les progrès de ce funeste mal.

Il est vrai qu'on assure que la Peste étoit dans Sayde & dans Baruc, & autres lieux de la Syrie, quand les Vaisseaux qu'on accuse de l'avoir portée en sont partis ; que dans le trajet de ces Vaisseaux il a peri quelques passagers, & qu'après leur arrivée quelques Portefaix sont morts de la Peste en voulant remuer les marchandises débarquées ; mais quand même ces faits seroient bien averez (ce qui n'est pas)

je demande s'ils ſont ſuffiſans pour prouver que ces Vaiſſeaux ayent porté la Peſte,& qu'elle ſoit contagieuſe. Il faudroit, ce me ſemble, pour en tirer ces conſequences, démontrer que les deux Peſtes de la Syrie & de la Provence ſont de la même nature, qu'elles ſe ſont formées & communiquées par la même voye, que les paſſagers & les Portefaix ſont morts de la même eſpece de mal,& par la force de la Contagion, qu'avant l'arrivée des Vaiſſeaux on n'avoit obſervé aucun veſtige de Peſte dans Marſeille, ny dans ſon terroir, que cette maladie ne ſçauroit ſe former dans pluſieurs contrées très-éloignées les unes des autres indépendamment de la communication, & qu'enfin nous n'avons pas beaucoup plus de raiſon d'attribuër la naiſſance & les progrès de la Peſte à une cauſe

commune, qui agit de concert avec nos mauvaises dispositions qu'à la Contagion. Or s'il en faut juger par tout ce que nous avons oüi dire jusqu'ici sur cette matiere, j'oserai bien avancer qu'il n'est pas possible de démontrer tous ces faits, ny de satisfaire à toutes ces conditions, & je suis si convaincu de l'inutilité des soins qu'on se donneroit pour y réüssir, que sans entrer dans une plus grande discussion sur ce sujet, je m'attacherai uniquement à rapporter briévement ce qui s'est passé dans les tems de l'accroissement, de l'état, & du declin de la Peste dont nous avons été les témoins oculaires, persuadez que ce que nous avons observé dans ces circonstances, peut suffire pour decider si tous les faits qu'on debite touchant la naissance de ce mal, sont bien fondez, & si

les inductions qu'on en tire sont concluantes pour établir la Contagion, puisque la Peste étant, & devant être dans tout son cours de la même nature, elle ne peut être contagieuse dans les commencemens, si elle ne l'a point été dans son accroissement, ny dans sa diminution.

Nous avons donc remarqué touchant la Peste de Provence generalement prise, que lors qu'elle a été une fois declarée, & qu'elle s'est developpée, elle a fait ses progrès, s'est soûtenuë dans un certain état, ou qu'elle a diminué & cessé d'agir independamment de la Contagion, en sorte qu'on a eu beau prendre des précautions, comme on avoit fait à Aix, à Toulon, à Salon, & autres lieux, ou n'en prendre aucune comme à Marseille, où l'on s'est trouvé surpris par la violence du mal, soit

qu'on ait fait des quarantaines generales comme à Toulon, ſoit qu'on ait commercé & communiqué comme nous l'avons vû à Marſeille avant que le mal y eut pris fin, la Peſte n'a pas laiſſé de faire ſon cours, d'augmenter, de ſe ſoûtenir, & de diminuër.

Ces faits ont encore été bien plus ſenſibles dans le cours de la Peſte de Marſeille que par tout ailleurs, lorſque cette maladie eut fait certains progrès, & que les habitans de cette Ville ſaiſis de terreur, fuyoient, ſe renfermoient, & mettoient toute leur attention à éviter la communication, dans ce tems même le mal fit de plus grands progrés, il prit des nouveaux accroiſſemens, & ſe ſoûtint de maniere qu'on comptoit journellement juſqu'à deux ou trois mille nouveaux malades, dont plus des deux

tiers n'avoient communiqué ny directement ny indirectement avec les pestiferez, ny touché ou manié des hardes infectées. Et au contraire lorsque cette Ville devoit être entierement empesté, puisqu'il y avoit déja peri plus de quarante mille personnes, nous vîmes sensiblement diminüer le mal de jour en jour, quoique les habitans (las de rester renfermez, soit encore, pour avoir repris courage) s'assemblassent & se promenassent dans les ruës, & les places publiques, & qu'il dût y avoir par tout des semences infinies de Contagion.

Je passerai sous silence un très-grand nombre d'éxemples particuliers, comme des enfans qui ont succé le lait de leurs nourrices ou meres Pestiferées, de ceux qui ont servi les Pestiferez, les épreuves rëiterées de plusieurs personnes de la profession, les

nôtres même qui ſemblent meriter quelque attention, puiſque outre le traittement journalier de quantité de malades ſans aûcune précaution, nous avons fait ouvrir en nôtre preſence plus de vingt Cadavres, & que nous avons aſſiſté de fort près à un cours de demonſtrations d'Anatomie, & d'Operations de Chirurgie que le ſieur Soullier a fait ſur des Cadavres des Peſtiferez ; de ſorte que nous avons été environnez de tous côtez pendant neuf à dix mois des tourbillons & des nuées, ſi l'on peut ainſi parler d'Atomes Peſtilentiels. Or ſi la Peſte eſt Contagieuſe, ſeroit-il poſſible que toutes ces perſonnes euſſent échappé, & que nous-mêmes euſſions pû nous dérober aux traits empoiſonnez de la Contagion, quelque diſpoſition qu'on veüille nous attribuër, puiſqu'on a vû perir

pendant le cours de ce terrible mal un ſi grand nombre de ſujets de toute ſorte de temperammens & des plus robuſtes.

Ces Obſervations que j'ai l'honneur Monſieur de vous expoſer auſſi exactement que l'étenduë d'une lettre peut me le permettre, nous ont donné lieu de croire que les premiers faits qu'on allegue pour établir la Contagion dans la naiſſance de la Peſte, ne ſont ny certains ny déciſifs, & que le peuple ne donné ſi aiſément dans cette opinion, & n'en paroît ſi prevenu, que parcequ'il a de la peine à comprendre qu'un mal qui tuë ſi ſubitement, & fait perir un ſi grand nombre de perſonnes, ſur tout de celles qui approchent ou qui ſervent les malades, & qui enfin détruit des familles entieres, ne ſoit pas Contagieux. Mais cette vehemence, ce nombre, cette

proximité, & ce ſervice, ne prouvent pas plus évidemment l'éxiſtence de la Contagion , que celle d'une cauſe commune repanduë dans les lieux ou la Peſte ſe declare,& qui produit ou peut produire ſes effets independamment de la communication, dès qu'elle trouve des corps diſpoſez à recevoir ſes impreſſions , tels que ſont les corps de ceux qui habitent dans le même climat , qui logent ſous le même toît , qui ſe nourriſſent de la même maniere, ou qui ſont d'un caractere d'eſprit aiſé à s'ébranler , & qui ne ſçauroit ſe rendre maître de ſes paſſions.

Suivant ce Syſtême qui eſt le même que celui qu'on admet pour expliquer la naiſſance , & le progrès des maladies épidemiques , telles que ſont les fievres malignes , & la petite verole , on rend aiſément raiſon de

tous les faits qui arrivent en tems de Peste, au lieu que dans le Systême de la Contagion on ne sçauroit expliquer pourquoi est-ce que la Peste ne se multiplie pas à l'infini, & ne se perpetuë point. Les derniers Pestiferez devant être considerez comme des semences & des sources de Peste aussi fecondes, & aussi dangereuses que les premiers, ensorte que quand la Peste est parvenuë à son plus haut degré, & qu'elle a déja fait perir comme dans Marseille plus de quarante mille personnes, il faudroit que ce fussent tout autant de Pestes, qui bien loin d'annoncer la diminution & la fin du mal, devroient au contraire, suivant le Systême de la Contagion, presager la destruction totale d'une Ville, pour ne pas dire d'un monde entier.

Dirons-nous avec ceux qui

ſoûtiennent cette opinion, que quand la Peſte eſt arrivée à ce degré de malignité, le levain Peſtilentiel ceſſe d'agir, parce qu'il a perdu ſa vertu, à force de ſe multiplier, ou que les œufs & les vers auſquels certains Auteurs attribuent la naiſſance & la propagation de la Peſte ceſſent d'éclorre, & de ſe developper ou de ſe produire par rapport au changement du tems, & des ſaiſons. Mais les derniers Peſtiferez ſont auſſi violemment attaquez que les premiers, ce qui marque que le levain Peſtilentiel n'a du tout point perdu ſa force, ou que les œufs vermineux peuvent encore germer ſans que le changement du tems & des ſaiſons puiſſent empêcher leur germination & multiplication, puiſque nous avons vû la Peſte de Provence ſe ſoûtenir malgré toutes les diverſitez de la tempe-

rature de l'air, en ſorte que l'action de la cauſe qui la produiſoit ne pouvoit être adoucie par la ſerenité du Ciel, ny arrêtée par la froidure, ny diſſipée par la chaleur, ny détournée & chaſſée par l'impetuoſité des Vents, ny enfin abſorbée, & pour ainſi dire, noyée par des torrens de pluye.

Il eſt donc évident qu'on ne ſçauroit reſoudre cette difficulté quand on veut ſoûtenir le Syſtême de la Contagion, au lieu qu'en admettant une cauſe commune generalement repanduë dans les lieux où la Peſte ſe declare, comme on la ſuppoſe, pour la production des fievres malignes, on comprend aiſément, que la ſource de cette cauſe venant à tarir, parce qu'elle n'a pas la faculté de ſe multiplier, & de ſe reproduire, la Peſte doit diminuër & ceſſer, tout de même que les fievres malignes dimi-

nuent & finissent lorsque la cause commune qui les a produites vient à s'éteindre.

Nous n'avons pas jugé à propos de determiner dans nos petits ouvrages la nature de cette cause commune, parce qu'après avoir lû & oüi tout ce qui s'est dit ou qu'on a écrit sur cette matiere, avec toute l'attention possible, nous n'avons rien trouvé ny imaginé qui ne fut problematique, & qui par consequent pût être de quelque utilité pour la conduite qu'il faut garder dans le traitement de la maladie, ou pour la cure preservative, & c'est ce qui nous a determiné à nous attacher uniquement à la recherche des causes, des dispositions, & des indications évidentes dont la connoissance n'est pas hors de nôtre portée, d'autant mieux qu'il conste par nos observations qu'aucun sujet n'a

été attaqué & n'a peri de la Peſte, que ces ſortes de cauſes & de diſpoſitions n'y ait pour le moins autant contribué que la force de la cauſe commune, & que nous ſommes convaincus par une infinité d'experiences, que ce qu'on nomme communement levain Peſtilentiel, ne ſçauroit ſe former, ſe developper, ny agir que par le concours mutuel de la cauſe commune, avec celles qui ſont connuës & qui tombent ſous les ſens, telles que ſont les cruditez, la pourriture, les coagulations, les deſſeichements, la diſſolution des humeurs, qui naiſſent des excès de bouche, de la mauvaiſe nourriture, du defaut d'exercice, & des paſſions de l'ame; d'où il s'enſuit que s'il eſt vray que nous puiſſions remedier à toutes ces cauſes évidentes par le moyen des bons alimens, de la ſobrieté, &

de la moderation, il eſt inutile de chercher des remedes pour combattre une cauſe primitive dont aucun mortel n'a encore pû découvrir, & ne découvrira jamais la nature. En un mot, nous ſommes, ou du moins nous pouvons nous rendre les maîtres des cauſes & des diſpoſitions évidentes ; & au contraire, nous ne ſçaurions l'être de cette cauſe primitive, ſoit qu'elle vienne des entrailles de la terre, ou de la mauvaiſe conſtitution de l'air ; d'où la conſequence eſt aiſée à tirer, qu'en corrigeant les cauſes & les diſpoſitions ſenſibles, nous nous preſerverons de la Peſte comme de tout autre mal, & que tant qu'on ne s'attachera qu'à la cauſe étrangere, on n'y réuſſira pas, ou du moins que ce ſera un effet du pur hazard, ſi on s'en garentit.

Nous n'ignorons pas qu'il eſt

très-difficile,pour ne pas dire impossible, de desabuser le peuple du prejugé de la Contagion, & que tant qu'il verra les affreux ravages que fait la Peste, des familles entieres détruites par la violence de ce mal, & que plusieurs de ceux qui servent les Pestiferez en sont plûtôt attaquez que ceux qui s'en éloignent, il ne cessera de se recrier qu'il est Contagieux; & c'est aussi pour cette raison qu'on ne peut qu'approuver les sages precautions que prennent les Commandans & les Magistrats dans le tems que la Peste exerce sa fureur, pour que ce peuple ne se croye pas abandonné, & que dans les mouvemens de sa crainte & de son desespoir, il ne se porte à des extremitez plus dangereuses & plus pernicieuses que le mal Pestilentiel; & nous avons agi nous-mêmes conformement à ce principe, lors

qu'il a été question de prendre des mesures pour éviter la communication, & qu'on nous a fait l'honneur de nous consulter sur ce sujet ; Mais comme malgré toutes ces précautions la Peste ne laisse pas de causer toûjours de très-grands desordres, & de parcourir tous les tems marquez cy-devant, soit parce que la cause commune se forme en nous-mêmes, & dans nos contrées independamment de toute communication, soit encore qu'elle se porte d'une region à l'autre par le moyen de l'air & des vents, nous croyons qu'outre les précautions établies, & celles que la prudence éxige suivant la diversité des cas, les personnes preposées pour veiller à la conservation des peuples, doivent tout mettre en usage pour les rassurer, leur faire donner des bons alimens, & les obliger à vivre sui-

vant

vant les Loix de la ſobrieté & de la moderation, étant très-perſuadez par toutes nos Obſervations, que c'eſt aux liberalitez du Prince, aux aumônes des particuliers, à la fermeté & à la vigilance des Commandans & des Magiſtrats ; en un mot aux ſoins qu'on a pris, d'alimenter le peuple, de lui redonner du courage & de la confiance, que Marſeille eſt redevable de la delivrance du terrible fleau qui l'a deſolée, & que les autres Villes de cette Province ſe voyent ſur le point de joüir du même bonheur ; nous ſommes, dis-je, très-convaincus que c'eſt plûtôt à ces cauſes qu'il faut attribüer la ceſſation de la Peſte, qu'aux grandes attentions qu'on a toûjours eu pour éviter toute ſorte de communication.

Avant de finir cette Lettre, permettez-moy Monſieur d'y ajoûter un petit éclairciſſement

ſur ce que nous avons inſeré dans pluſieurs endroits de nôtre Relation, de nôtre Lettre Latine, & de nos Obſervations, par rapport à la crainte, & à la terreur que nous diſons être l'une des principales ſources de la mortalité qui arrive en tems de Peſte. Pluſieurs perſonnes très-diſtinguées dans la profeſſion nous objectent, que nous faiſons de la crainte une cauſe bien poſitive, & efficiente de la Peſte, & ſur ce fondement nous font difficultez ſur difficultez, dont les principales ſont 1°. que les malheureux qui à raiſon de leur diſette, & de la vie qu'ils menent très-dure, & très-laborieuſe, redoutent peu la mort, ſont néanmoins les premiers attaquez, & ſuccombent ordinairement, tãdis que les perſonnes qui joüiſſent des commoditez de la vie, & qui craignent infiniment de la

perdre, en ont très-rarement ressenti les atteintes, & s'en sont tirées plus aisément ; la seconde difficulté est que les enfans qui ne connoissent point la Peste, & qui ne sçauroient par consequent en être effrayez, ont été trés-exposez à cette mortalité ; & la troisiéme que les personnes qui secourent les malades avec fermeté & intrepidité en meurent assez souvent.

Je crois donc être dans l'obligation de répondre à toutes ces objections, 1°. que nous n'avons jamais avancé que la crainte soit une cause positive & efficiente de la Peste ; mais que nous l'avons seulement considerée comme une cause qui dispose les corps & les humeurs à recevoir les impressions de la cause commune qui se trouve répanduë dans les lieux où la Peste se developpe ; de même que nous l'avons

dit des mauvais alimens, des cruditez de la plenitude, de la pourriture, & de la contention d'esprit. Et si nous nous sommes recriez plus fortement touchant la crainte & la terreur, c'est parce que nous avons été les témoins du trouble, du desordre & de la consternation que cette passion a excité & répandu dans tous les esprits, & que nous sommes convaincus par une infinité d'experiences qu'elle a fait beaucoup plus de mal qu'aucune des autres causes, en donnant lieu à la desertion, en suspendant le mouvement du sang & des esprits, & en rendant presque tous les remedes inutiles.

2°. Nous convenons que les pauvres craignent moins la mort que les riches, par le defaut des commoditez qui peuvent rendre la vie gratieuse & suportable;

mais lorſque cette mort ſe preſente avec toutes les horreurs dont elle eſt accompagnée, precedée, & ſuivie en tems de Peſte, & que ces malheureux refle-chiſſent ſerieuſement ſur cet affreux abandon dont ils ſont menacez en cas qu'ils ſoient attaquez, ſur le manque de tout ſecours tant ſpirituel que temporel, & qu'ils n'auront pas ſeulement quelque cuillerée de boüillon pour ſoûtenir leurs forces mourantes, ny quelque goutte d'eau pour appaiſer la ſoif ardente qui les conſumera, alors il n'eſt aucun eſprit, quelque mépris & quelque indifference qu'il puiſſe avoir pour la vie, qui ne craigne, qui ne tremble, & ne ſe confonde, & ſi vous joignez à cette funeſte diſpoſition la mauvaiſe nourriture, la diſette, ſi communes parmy le pauvre peuple, en tems de Peſte, il ſera

aiſé d'entrevoir les raiſons pour leſquelles les pauvres ſont plûtôt, plus ſouvent & plus vivement attaquez que les riches, qui ſe raſſûrent par rapport aux commoditez qu'ils ont de ſe retirer, de ſe renfermer, & à l'eſpoir dont ils ſe flattent qu'en cas d'attaque ils ne manqueront pas d'alimens, de remedes, ny de ſecours.

3° Pour ce qui concerne les enfans qui ne ſont pas moins expoſez à la mortalité que les adultes, quoy qu'ils ne connoiſſent pas la Peſte, & ne doivent pas conſequemment la craindre, on ne peut deſavoüer qu'ils ne ſe trouvent alors dans le cas de la diſette, de la mauvaiſe nourriture, de l'abandon, & aſſez ſouvent d'une triſteſſe & d'une eſpece de crainte proportionnée à leur âge & à leur ſentiment, puiſque dans ce temps de calamité publique & particuliere, tous ba-

dînages, tous amuſemens & toute ſorte de diſſipation finiſſent & leur ſont interdits ; ce qui ſuffit pour les rendre très-ſuſceptibles des impreſſions de la cauſe commune.

Enfin pour ce qui regarde les perſonnes deſtinées au ſervice des Peſtiferez, ou qui s'y livrent volontairement & s'expoſent avec fermeté & un courage heroïque, nous pouvons atteſter avec verité que nous en avons vû perir la plûpart par le mauvais uſage des préſervatifs, pluſieurs par trop de nourriture qu'ils prenoient ſur le faux fondement que pour ſe ſoûtenir dans ce rude travail, ils avoient beſoin d'une plus grande quantité d'alimens & de boiſſon vineuſe, & les autres enfin par une trop grande contention d'eſprit cauſée par la nature du ſervice, & par le fatal prejugé que la Peſte

eſt contagieuſe, & que cette contagion eſt inévitable & mortelle.

Je ne m'étendray pas davantage ſur cette matiere, pour ne pas abuſer Monſieur de vôtre patience, d'autant mieux que je crois en avoir aſſez dit pour juſtifier ce que nous avons avancé dans nos petits Ouvrages, tant ſur la Contagion que ſur la crainte ; je ſoûmets cependant le tout aveuglement à vos lumieres, & à vôtre déciſion, auſſi bien qu'à celles de vos illuſtres Collegues, & j'ay l'honneur d'être avec beaucoup d'eſtime & de veneration.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CHICOYNEAU.

A Marſeille ce 28. *May* 1721.

APPROBATION.

LA Lettre que Monsieur Chicoyneau m'a fait l'honneur de m'écrire, contenant de solides Réponses aux Objections qu'on luy a fait sur son Systême, & beaucoup de preuves pour luy donner tout le jour possible; j'estime qu'il est tres-important de donner aussi au Public cette sçavante Lettre, pour ne luy rien laisser ignorer de tout ce qui concerne la Théorie & la Pratique de la Peste, qui se trouve traitée à fond dans tout ce qui est sorti de la plume de ce sçavant & fameux Chancelier de l'Université de Montpellier. A Lyon ce 3. Juillet 1721.

DE LA MONIERE.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer. A Lyon ce 3. Juillet 1721.

DUGAS.